

# Au mariage à Martinville

Par Odette HUBERT (avec le concours de  
Pierrette DAVRAINVILLE et Jean BONDOIS)

Toute la parenté était invitée, à Martinville (88), pour le mariage du Robert Charles, de Bruley, avec la Solange Petit, de Martinville. La cérémonie devait avoir lieu le 3 juin 1944. On avait connu les Petit lors de notre évacuation en juin 40. Quand nous avons été évacués, notre train n'était pas allé plus loin qu'au-delà de Culmont-Chalindrey. Les voies y avaient été coupées. Arrivés à Martinville, on avait été hébergés chez les Petit. Nous sommes restés chez eux pendant 15 jours au moins et, plus tard, on a invité la Solange à venir chez nous. Elle avait mon âge. C'est comme cela que le Robert avait connu la Solange.



Un camion venant de Toul, loué par le Robert chez Pierron, devait venir chercher une partie de la famille à Bruley et prendre le reste des invités lorrains à Toul puis partir vers Martinville avant le couvre-feu. Le rendez-vous de Bruley était fixé à 4 heures le 2 juin au soir, celui de Toul à 5 heures.

Pierrette avait rendez-vous chez la Marcelle à Bruley à 4 heures. Elle était venue en vélo depuis Royauté. Tous attendaient donc là : les Laroppe (Thérèse Cécile et Lucien...), les Charles (Paul et Henriette, Marcel, René, Robert), entre autres.

Les Toulousiens avaient rendez-vous au café Maurice, avenue Victor Hugo, près de la gare du Thiaucourt. Il y avait là les Bruant (Jean dit Nano, Gisèle, Andrée et Pierre, Maurice et moi), les Bondonis (Maurice, Yvonne et Jean).

Le camion, au plateau bâché, fonctionnait au gazogène. Les chauffeurs avaient déjà croisé le René et sa mirabelle à Bruley. Ils étaient déjà bien éméchés. À 8 heures du soir, on n'avait pas encore démarré ! Or il y avait le couvre-feu à 9 heures donc il fallait se dépêcher.

On est partis vers 9 heures. On était 22 dans le camion serrés comme des harengs sur le plateau. Un banc de chaque côté, un banc au milieu et trois chaises au fond. On est passés par les petites routes dans les bois. Passer par la grand' route par Épinal nous était impossible, d'abord à cause des risques de bombardements sur la ville et ensuite à cause du couvre-feu. Les routes étaient très endommagées. Le Paul avait partagé sans modération la mirabelle ; il vomissait très régulièrement, tout le long du chemin, à cause des fumées du gazogène qui ne lui réussissaient pas !

Comme le Fernand avait prévu d'aller chercher, après le mariage, un héritage d'un oncle décédé récemment et qui habitait au sud de Martinville, il avait emporté son vélo, accroché à l'arrière de la camionnette. Mais son vélo a été copieusement arrosé par les « trop pleins » du Paul.

Aux alentours de Darney, l'Andrée voit une pancarte familière, celle de Girancourt (88). Nos parents y avaient tenu une cantine. En effet, quand le Maurice Bondonis, conducteur de travaux, avait un chantier, il appelait maman comme cantinière pour faire la cuisine.

On continue, on tourne, on était à 7 kilomètres de Darney, tous feux éteints de nuit avec les Allemands qui pouvaient être dans les bois. Au matin, on a vu la même pancarte que la veille au soir. Alors qu'on nous attendait pour souper ! On tournait en rond. A 6 heures du matin, on était au même endroit qu'à dix heures du soir ! Malgré les conditions du voyage, certains se sont assoupis. D'autres n'ont pas pu dormir. Le confort était rudimentaire : Pierrette était sur un banc ; elle s'appuyait sur la toile de la camionnette. Moi, j'étais enceinte de 8 mois. La Marcelle m'avait invitée et pensait que nous ne viendrions pas car j'étais proche de l'accouchement. Elle ne nous avait pas comptés.

Comme il n'y avait pas de fleuriste à cette époque, on est tous venus avec des bouquets de lilas ou de seringat cueillis dans nos jardins. Avec la chaleur et le gazogène, on a tout jeté par-dessus bord, les uns après les autres. Les fumées du gazogène étaient horribles et se mélangaient mal avec le parfum très fort du seringat.

A 6 heures du matin, les gars étaient un peu dégrisés. Cependant il faut le dire vite car ils avaient emporté la mirabelle dans la cabine ! Vers 7 heures, nous avons eu un accident, le chauffeur s'étant endormi au volant. On est rentrés dans un arbre. La bâche a été arrachée sur le côté droit et plusieurs lattes ont volé en éclats. Pierrette était assise côté talus avec le Nano et la Gisèle, en face du Paul et de l'Henriette. On était tous un peu groggy par une nuit sans sommeil. Certains de ceux qui étaient sur le côté ont été blessés : le Nano a pris une latte de la bâche dans le dos, qui lui a cassé une côte. Pour la Cécile Gabé, c'était plus grave : plusieurs côtes cassées. Ils ont passé la noce au lit sur un matelas par terre. Il n'était pas question d'aller chez le docteur.

Après l'accident, certains se sont trouvés mal. Le marié, le Robert, est tombé en syncope comme le René : plus de marié, plus de père du marié ! Ils étaient allongés dans l'herbe. On a bien ri ! On avait le marié avec nous alors qu'il était attendu la veille à Martinville pour aller se confesser. Le René, remis de ses émotions et qui avait emporté 4 ou 5 bouteilles de mirabelle pour la noce, en a sorti une. On a tous bu un coup, ou presque tous, pour nous « remonter » car on était pâles et surtout fatigués.

Il fallait trouver quelqu'un pour nous aider. Un d'entre nous est parti à pied vers une ferme. Un tracteur est venu remettre la camionnette sur la route. On est repartis. La Cécile supportait difficilement les cahots de la camionnette à cause des trous dans la route.

Ma mère qui faisait la cuisine se faisait du souci. Elle pensait que j'avais accouché en route. Il faut se souvenir que nous étions attendus la veille au soir !

Par ce beau matin de juin, sous un franc soleil et par une forte chaleur, on est arrivés à Martinville à 10 heures après un arrêt à Monthureux-sur-Saône dans une pharmacie. La messe était à 11 heures. On n'avait pas pu se rendre chez le coiffeur. Il fallait prendre un vélo pour aller chez la coiffeuse à 5 km. Moi, je n'y suis pas allée, j'ai dû aller me coucher en arrivant. Je suis tout de même allée à la messe, enfin je crois...



Vint le repas. Des tables et des bancs avaient été dressés dans une salle de la mairie et sous un auvent proche. Pendant le dessert, des gars du village s'accrochaient aux filles, sur les bancs, les faisaient basculer et les arrosaient copieusement. Je n'avais jamais vu ça. Tout le village était invité ; nous étions une centaine en tout. On s'asseyait où on pouvait.

Il ne manquait rien malgré les restrictions sauf que, la veille, des maquisards de passage leur avaient subtilisé tout le champagne. Les parents de Solange géraient une grosse fromagerie. Madame Petit, la mère



de Solange, cuisait en permanence de grandes tartes. Il y avait des meules de fromage partout chez eux. On en avait rapporté. Dans les campagnes, les gens étaient mieux lotis que dans les villes !

Ce mariage là, on ne peut pas l'oublier. Le lendemain du mariage, on est partis sur des plateaux agricoles avec un orchestre de fortune pour faire le tour des villages voisins. Et puis on a dansé. Je me souviens, dit Jean, que mes parents ont dansé la valse sur un

guéridon de café sous l'aubert. C'était risqué ! Bien entendu, de nombreuses farces avaient lieu : Pierrette qui était au lit s'est fait « virer » : « Je me suis retrouvée par terre avec tout mon couchage par-dessus. Je me suis recouchée et ils ont recommencé ».

Le mariage a duré trois jours. On est repartis le lundi 5 juin. Tous n'ont pas pu repartir car il fallait allonger les blessés dans la camionnette. Il faisait très chaud. Les hommes qui étaient restés ont été retardés à cause du débarquement. Ils sont rentrés 3 ou 4 jours plus tard. Nous étions contents de savoir que les Américains allaient arriver ; ce n'était pas comme quand on attendait les Allemands.

